

M. COILLARD AUX AMIS DES MISSIONS

Mazamet, 30 avril 1881.

Chers amis des missions,

On me dit que nos journaux religieux ont mentionné notre tournée dans les Eglises du Midi. Vous savez donc où nous sommes et ce que nous faisons, et vous pouvez nous suivre plus facilement par la pensée. Quant à nous, une des plus grandes bénédictions qui nous aient été accordées dans nos voyages, c'est de faire la connaissance personnelle de tant d'amis qui ont vraiment à cœur les intérêts, du règne de Dieu. Cela donnera à l'avenir plus d'actualité à notre correspondance; derrière le journal, nous verrons les localités que nous avons eu le privilège de visiter, et dans ces localités nous chercherons les personnes que nous y avons connues, et c'est à elles que nous nous adresserons tout particulièrement.

Nous avons passé trois semaines à Pau. J'y ai quitté mon rhume et nous nous y sommes reposés, comblés de bontés des amis Malan et Barbey qui nous ont donné l'hospitalité, et d'autres amis dont nous avons fait la connaissance. C'est un petit paradis que Pau, tout le monde le sait. Mais pour nous son beau ciel se voila. Pendant le séjour que nous y fimes, M. J. Bost y tomba malade; le fils de M. Cadier était emporté par une phtisie, mais dans un état d'âme qu'il peignait lui-même dans le dernier message qu'il envoyait à son frère : « Dites-lui que je ne vais pas bien, mais *que tout est bien.* » — M. Malan père, un chrétien bien connu, succombait aussi à une longue maladie, et laissait une très grande place vide dans la société protestante de Pau. Mais ces avertissements solennels sont salutaires, ils nous disent d'être prêts, de travailler pendant qu'il fait jour, car la nuit vient pendant laquelle personne ne peut rien faire. De Pau, nous sommes

allés à Orthez et aux environs, à Bayonne, à Biarritz, puis à Bordeaux, et là aussi on nous a fait l'accueil le plus chaleureux tant dans l'Eglise nationale que dans l'Eglise libre. Les dix jours que nous avons passés au milieu de nos chers amis bordelais ont poussé des ailes, et nous avons fait de nouveau nos malles en soupirant, et en disant : *déjà!* — Passant par Clairac et ne nous y arrêtant que juste assez pour nous faire regretter de ne pas y séjourner davantage, nous arrivons à Montauban. Montauban vivra longtemps dans nos souvenirs et dans nos affections. MM. les professeurs et les pasteurs nous ont comblés d'égards qui nous auraient humiliés si nous avions dû les prendre pour nous personnellement, mais qui nous ont fait du bien, puisque c'est la cause des missions qu'on honorait. Que n'était-elle mieux représentée et plus dignement traitée cette cause dans ce grand centre d'études et de lumières! Lui donnera-t-on droit de cité à Montauban? Je veux bien l'espérer. On s'occupe d'y organiser un comité auxiliaire de missions, et l'un des professeurs se propose de faire une place à l'étude de cette œuvre dans le cours dont il est chargé. C'est un élément de vie dans la préparation des futurs pasteurs de nos Eglises au milieu d'études souvent desséchantes, et qui sont même un dissolvant pour la foi de plusieurs. Nulle part l'œuvre des Missions ne serait mieux chez elle que dans les facultés de théologie, et on ne comprend pas que dans notre patrie elle y soit restée si étrangère. Aussi appelé-je de tous mes vœux la fondation d'une chaire où, comme en Ecosse et comme en Amérique, l'œuvre des Missions sera l'objet d'une étude spéciale. C'est le meilleur cours d'apologétique que l'on puisse donner à de futurs pasteurs, et un des antidotes les plus efficaces contre le poison de ce qu'on appelle aujourd'hui *la libre pensée*.

Nous avons remporté de Montauban les impressions les plus douces, et je me suis pris à envier les jeunes gens qui se préparent au saint ministère dans ce lieu si paisible et sous des hommes tels que M. Bois, le doyen, et les profes-

seurs qui unissent à la science et à la dignité de leur position tant de simplicité, de chaleur et de jeunesse de cœur.

Notre itinéraire nous a conduits ensuite à Toulouse, à Saverdun et les localités avoisinantes; dans l'Ariège, au Mas d'Azil et environs, puis dans le Tarn, à Vabre, à Castres et enfin à Mazamet, d'où je vous écris. Les amis sont partout les mêmes, pleins de sollicitude pour nous, mais nous pressurant comme une éponge. Nous pardonnent-ils si parfois l'éponge est sèche? Qu'ils soient indulgents, eux; nous ne nous le pardonnons pas, nous. Souvent je quitte une réunion avec la douleur au cœur, en me disant : Encore une occasion de passée!...

Et quant à nos impressions de voyage, je ne crois pas me tromper en disant que l'œuvre des Missions est généralement chère aux Eglises. On le pourrait, qu'on ne voudrait pas s'en passer. Mais c'est une œuvre, hélas! bien peu connue. Le *Journal des Missions* n'est guère lu que par des amis dévoués de l'œuvre, et dans les réunions mensuelles que des pasteurs tiennent ici et là. L'œuvre des Missions en France, c'est l'œuvre des chrétiens, mais pas encore celle des Eglises. Les pasteurs et leurs troupeaux ne sentent pas qu'ils y ont une part de responsabilité. On s'intéresse aux missions au même titre qu'on s'intéresse à toute autre œuvre; il n'y a de différence que du plus au moins; la nature de l'intérêt est la même; pas de sentiment de responsabilité. Les missions n'ont pas encore obtenu droit de cité chez nous. Ce n'est pas un mendiant, il est vrai; c'est un hôte qu'on accueille avec amabilité et que l'on comble d'égards, mais ce n'est pas un enfant de la maison, et elle n'a pas encore place au foyer domestique.

Dans notre désorganisation actuelle, au milieu de nos divisions si regrettables, il est bien difficile de s'entendre. Mais quand l'Eglise réformée aura son synode, comme l'Eglise luthérienne et les Eglises libres ont les leurs, et qu'on s'y occupera de l'évangélisation du monde, — tout changera. En attendant, le seul moyen de remédier à ces lacunes, c'est la

fondation de comités auxiliaires dans les principaux centres de vie. Mais des comités actifs, comme celui de Montbéliard ; qui fassent plus que de collecter des fonds, qui s'intéressent aux questions, s'occupent des publications, organisent des réunions, mettent enfin tout en œuvre pour faire connaître et aimer la mission. Pour certains de nos amis c'est encore trop s'engager. Mais d'autres ont résolument mis la main à l'œuvre, et nous voulons espérer que l'exemple de Bordeaux et de Montauban sera bientôt suivi par d'autres centres.

Au moment où j'écris, un télégramme nous annonce que la paix est enfin conclue entre les Bassoutos et la Colonie. A cette nouvelle, bien des actions de grâces s'élèveront vers Dieu. Une fois de plus, il a exaucé nos prières, et a sauvé la nation des Bassoutos d'une ruine imminente. Personne n'aurait jamais osé prédire que les Bassoutos pussent pendant si longtemps faire aux troupes coloniales une résistance aussi héroïque ; ni qu'après une guerre dont les motifs et les résultats font si peu honneur à la Colonie du Cap, on pût conclure avec les Bassoutos une paix aussi peu glorieuse.

Il est impossible de n'en être pas frappé, ni de résister à la conviction que Dieu a des vues sur cette petite nation, et une mission spéciale qu'elle doit encore remplir en Afrique. Ce n'est pas un effet de pur hasard que de petites communautés de Bassoutos soient dispersées sur les vastes territoires de la Colonie du Cap, et que leur langue soit parlée jusque sur les bords du Zambèze.

Pour moi, nos projets d'extension s'imposent de plus en plus, et l'occasion qui nous est offerte est unique. Nous renfermer dans les limites du Lessouto, limites qui vont toujours en se rétrécissant de plus en plus, serait désastreux pour l'œuvre même que nous y faisons. Quels seront les effets démoralisants de la guerre sur nos Églises ? Nous ne saurions encore le dire. La diminution des ressources pécuniaires et même de la coopération que nous attendions d'elles peut nous imposer des délais, mais non l'abandon de nos projets.

C'est en tout cas aux Eglises de France que revient l'initiative de la mission du Zambèze, et nous voulons croire qu'elles ne reculeront pas devant la tâche.

Quelques amis s'effraient des conditions climatiques du Zambèze et du fait que nous, Français, nous travaillons pour des Anglais qui, comme dans cette guerre, peuvent compromettre notre œuvre. J'ai souvent répondu à la première objection. Ce n'est pas pour effrayer les Eglises, mais pour leur faire comprendre tout le sérieux de l'entreprise que je leur dis et leur répète que « c'est un pays qui dévore ses propres habitants. » Nous voulons cependant agir avec toute la prudence et la sagesse possibles, nous éloigner de la vallée pestiférée des Barotsis, et nous établir sur les plateaux de la Kafué, un des affluents du Zambèze, plateaux que l'on dit être *relativement* salubres. « Et si Dieu prend plaisir en nous, il nous donnera le pays. » Si, comme nous le croyons, il nous est possible d'établir des communications par le cours du Zambèze avec la côte orientale, il est impossible d'exagérer l'importance de la position que nous occuperions au seuil de l'Afrique centrale.

Et quant à la nationalité, n'avons-nous pas à nous féliciter de pouvoir déclarer que nous ne sommes nullement solidaires des actes d'un gouvernement *qui n'est pas le nôtre* ? Tout en respectant les autorités et en prêchant la soumission aux lois du pays, nous ne sommes pas Anglais, et notre influence ne souffre nullement des erreurs de la politique, au contraire.

Au delà du Zambèze, du reste, le pavillon anglais ne flotte pas encore. Nous aurons d'autres difficultés, pas celle des nationalités.

En général, j'ai l'impression que la mission du Zambèze est populaire parmi les chrétiens. Je n'en veux pour preuve que les dons spéciaux qui continuent à nous arriver. Personne ne m'accusera, je pense, d'exciter l'enthousiasme du public chrétien. Aussi n'y a-t-il nulle part de l'enthousiasme. On a

donné et on donne pour l'œuvre du Zambèze ; mais ceux qui se donnent sont rares.

En France, il en est du service de Jésus-Christ dans les Missions comme de la conscription et du mauvais numéro ; nous aimons souvent à faire le service de notre divin Roi en donnant de notre argent, et en cherchant des remplaçants. Et nous croyons en être quittes à ce compte-là quand nous ajoutons dans nos prières : Que ton règne vienne ! Eh bien, non, au service de Jésus-Christ, il faut payer de sa personne. On répète sur tous les tons que tout le monde ne peut pas aller en mission, et c'est vrai. Aussi, tout le monde n'y va pas, tant s'en faut. Ne pourrait-on pas y aller davantage ? N'est-il personne à qui puisse s'adresser directement le reproche du Maître : « Pourquoi vous tenez-vous ici tout le jour sans rien faire ? »

F. COILLARD.

MISSION DU LESSOUTO

EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE DE NOS MISSIONNAIRES
DU SUD DE L'AFRIQUE

I

Le 16 mars, notre frère, M. Lautré, continuait à poursuivre avec bénédiction son œuvre parmi les Bassoutos établis à Smithfield dans l'Etat-Libre. Il nous écrivait à cette date :

« Quoique la grande agitation des esprits parmi les blancs et les gens de couleur de cet endroit soit aussi regrettable qu'elle est nuisible à l'avancement de l'œuvre de Dieu, les services que je tiens le dimanche continuent à être assez bien suivis. A nos fêtes religieuses, le nombre de nos auditeurs me paraît être le même qu'avant la guerre ; environ